

ENTRETIEN AVEC COLETTE VIVIER

par Philippe Lejeune

Colette Vivier (de son vrai nom Colette Duval) était une cousine germaine de mon père. Cet entretien a eu lieu en janvier 1979. Il portait sur l'histoire de notre famille, en particulier sur Xavier-Edouard Lejeune, dont mon père et moi avons ensuite publié l'autobiographie ¹. Au cours de l'entretien je l'ai interrogée sur les débuts de sa carrière d'écrivain pour enfants.

- Tu n'as jamais travaillé ?
- Je n'ai jamais eu de métier, et je n'en ai jamais eu envie, d'ailleurs... Si j'avais eu un métier, j'aurais aimé être institutrice. Pas professeur de lycée, mais institutrice. Parce que j'aime beaucoup la communale, comme elle était autrefois...
- Sur le moment, ça ne t'a jamais tentée ?
- Non ! Je me suis toujours trouvée très bien comme ça. Et maintenant, quand je vois les gens à la retraite, le mal qu'ils ont à s'y adapter, le cafard que ça leur donne...
- Comment t'est venue l'idée d'écrire des textes pour les enfants ?
- Si j'écris des livres pour enfants et que je ne m'en tire pas mal, c'est parce que je me sens complice des gosses. Je retrouve mes dix

ans, je me sens naturellement avoir dix ans. Je n'ai jamais coupé les ponts avec l'enfance... Je garde en moi - à l'âge que j'ai maintenant, ça me gêne ! - un esprit d'enfant... Quand j'étais petite, avec mes sœurs, on faisait des concours d'histoires, c'est ce qui m'a donné le goût de faire ça. J'en avais un cahier entier, et j'ai tout déchiré tellement c'était bête ! moral, et tout... Plus tard, j'en ai raconté à Lilou ². Mais le point de départ, ça a été un lecteur d'allemand au lycée Buffon où Jean ³ était professeur, il cherchait quelqu'un pour lui faire un texte, pour les éditions Teubner, des éditions scolaires, pour apprendre le français aux enfants. Il fallait, en quelques chapitres, raconter la vie d'une enfant à Paris, et fournir quelques

(1) *Calicot*, Editions Montalba, 1984. Philippe Lejeune a également publié : *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975. *Je est un autre : l'autobiographie de la littérature aux médias*, Seuil, 1980. *Moi aussi*, Seuil, 1986, coll. Poétique. *La Mémoire et l'oblique : Georges Perec autobiographe*, POL, 1991.

Cet entretien avait été publié, sous une forme non élaborée, dans « Trousse-Livres » n° 60, Mai 1985.

(2) Son fils, André.

(3) Son mari, Jean Duval.



Didine et les autres, photo Roubier, Teubner, 1936

photos. J'ai dit : « Mais je ne saurai pas ! ». Jean m'a dit : « Essaie toujours... ». Je l'ai fait. J'ai pris une petite fille dans une école communale, comme j'avais été moi-même, du côté des Batignolles, avec différentes petites histoires qui étaient arrivées. Je l'ai appelée Didine. Jean Roubier a fait les photos. Ça s'est vendu admirablement, des petits enfants allemands m'ont écrit, ils ont envoyé un cadeau à Lilou, je me souviens... J'ai refait plusieurs textes pour Teubner, et puis la guerre est arrivée, ça a été coupé complètement. En même temps j'ai travaillé à la Bibliothèque Rose, la vraie « Rose » d'autrefois, des romans complètement ratés pour commencer. Je me suis rendu compte que je n'avais pas la technique, il fallait apprendre le métier. Alors j'ai travaillé la littérature pour enfants d'autrefois, surtout Madame de Ségur. Je me suis dit : « Comment cela se fait-il que cette femme qui raconte des histoires impossibles ait encore tant de succès auprès des enfants ? ». J'ai travaillé ses « trucs », parce qu'elle en a

Avant tout, c'est d'être très précise et concrète. Par exemple, ne jamais décrire un paysage en y mettant du sien. C'est à l'enfant de réagir. Il faut lui donner les éléments d'un paysage. Et puis il en fait ce qu'il veut. Un pommier, un poirier, une vache. Mais ne pas dire : « Il y avait sur ce paysage une mélancolie, etc. » Et surtout ne pas intervenir. Et pour tout comme ça. Et des phrases très précises. Au début j'ai même découpé mon texte avec le nom de l'enfant au milieu de la scène, comme au théâtre. Quand j'ai eu fait deux livres comme ça pour la « Rose », je me suis rendu compte que c'était quand même très Madame de Ségur. Il fallait que je me lance un peu autrement. J'ai cherché quoi faire. Ce qui me gênait, c'est que je reprenais toujours mon enfance bourgeoise, et qu'elle datait terriblement. Parce qu'il y avait eu la coupure de 1914. Je me suis dit : « Il faut que je peigne un autre milieu, que je connaisse, mais où je n'aie pas vécu ». J'ai pensé à mes camarades de la communale, que j'aimais beaucoup, mais chez qui je ne vivais pas. J'ai pris résolument un milieu ouvrier, et j'ai fait *La Maison des Petits Bonheurs*, un livre chez Bourrellet. Et ça a très bien marché. J'ai eu un prix, le Prix Jeunesse. Je me souviens que quand j'ai été le recevoir, j'avais le cœur qui battait. C'était chez Paul Hazard, un professeur à la Sorbonne qui présidait le jury. Quand ils m'ont vu entrer, ils ont fait « Ah ! ? ». Après ils m'ont dit : « On croyait qu'on allait voir arriver une jeune ouvrière !... Ça ne vous ressemble pas du tout, votre livre ! Comment avez-vous pu apprendre comment on vit chez les ouvriers ? ». J'ai dit : « La communale, et les femmes de ménage » (rires). Il y avait là un écrivain, Vildrac, qui adorait la communale. Après il m'a emmenée avec lui et tous les deux on a chanté la communale. Il me chantait des chansons patriotiques, de Déroulède, qu'il avait apprises à la communale, et je

répondais. Il était enchanté. Lui aussi il était très marqué par la communale. Il avait fait *L'Île Rose*, des petits livres sur les enfants de la communale. Après cela, je suis plutôt restée dans ces milieux... Quelquefois j'ai mis des petits bourgeois dans mes livres, mais ce n'est pas ce qui me réussit le mieux. Parce que je n'arrive pas à les moderniser. Voilà.

- *La Maison des Petits Bonheurs*, c'est donc le premier livre dont...

- ... dont j'ai été contente.

- Et les *Almanachs du Gai Savoir* ? Ça a commencé quand ?

- Ça a commencé en 1940. J'en ai fait huit années de suite, jusqu'en 1948, chez Gallimard. C'est Schiffrin, celui qui a créé la Bibliothèque de la Pléiade, qui a eu cette idée d'almanach. Il m'avait d'abord fait faire des petits albums, une grammaire amusante, un calcul amusant, des choses fantaisistes comme ça. Quand il a vu que je le faisais d'une manière qui lui convenait, il m'a dit son idée de faire un almanach pour les écoliers. Et on l'a commencé littéralement ensemble. Mais il était juif russe ; à cause des Allemands il est parti en 40 en Amérique, où il est mort plus tard. Il m'a donc laissée en panne et j'ai continué toute seule. Ça me donnait beaucoup de mal, il aurait fallu s'y mettre à plusieurs. Ça ne pouvait pas durer indéfiniment.

- Pourquoi as-tu abandonné en 1948 ? Tu en avais assez ?

- Oui, j'étais complètement débordée... Ça me prenait six mois par an. Les mots croisés, c'était maman qui me les faisait. Les documentaires, je racontais n'importe quoi, je m'en rendais compte. Ils étaient pleins d'erreurs ! Je recevais des critiques. Une fois un groupe de pêcheurs, ils avaient signé à cinq ou six, dans un petit port breton,

m'avaient écrit que je m'étais complètement trompée dans un récit de pêche ! Il y avait beaucoup de bêtises, mais ça m'a toujours amusée...

- Les lecteurs t'écrivaient ?

- Oui. Et j'ai encore une petite lectrice, Anne, qui revient me voir souvent. Elle a fait relier tous ses almanachs. - Les miens, ils sont dans un état de loques. Forcément, les enfants écrivent dessus. Rémi et Yves ont beaucoup répondu aux jeux par écrit...

- Pendant la guerre, tu étais à Paris ?

- Oui, on n'a jamais quitté la rue Monsieur-le-Prince.

- C'est la rue qu'on retrouve dans *La Maison des Quatre-Vents* ? Ça avait beaucoup impressionné mes enfants, ce roman sur la Résistance...

- Oui, il continue à beaucoup se vendre. Mais j'en ai fait un autre, sur 1900, qui ne s'est pas vendu, *La Grande Roue*. Ça n'a pas amusé les gosses. Moi, pourtant, je ne le trouvais pas mal ! Il m'avait été commandé. J'avais beaucoup de documents, et puis je pouvais y aller en rétro tant que je voulais, ça m'arrangeait bien. Ça m'amusait. Mais en fait, pour un roman historique, c'était trop proche, et comme roman moderne, ça faisait démodé. Ça n'a plu qu'aux vieilles personnes qui avaient été jeunes à ce moment là, et encore... Elles ont trouvé que je faisais une peinture triste de la Belle Epoque, parce que j'avais dit que les ouvriers n'étaient pas heureux. J'avais mis une famille ouvrière, qui n'était aidée par personne, pas d'assurances sociales ni rien, ça montrait la vraie misère, et en face les bourgeois repus, j'avais fait les deux. C'était très... socialiste, il faut dire. Ça n'a pas beaucoup plu aux vieilles personnes. Maman m'a dit : « Tu sais, ma Belle Epoque, tu me l'as drôlement arrangée ! » ■